

musique



BRAD MEHLDAU LE PIANISTE

Dans un milieu - le jazz - qui manque cruellement de sang neuf. Brad Mehldau fait figure de héraut messianique.

Pianiste virtuose, il est d'ailleurs traité comme tel. Ce qui s'avère parfaitement justifié à l'écoute de son nouvel album « day is done ». Rencontre américaine.

PAR THOMAS ERRER PHOTOS FAUBEL CHRISTENSEN

Brad Mehldau, un peu à l'image de Bret Easton Ellis, a longtemps eu mauvaise réputation en tant qu'interviewé. Des années de défonce et d'errance ne facilitant pas le langage avec autrui. Aujourd'hui, en paix apparente avec lui-même, heureux père de famille partageant son temps entre New York et Amsterdam, d'où sa femme est originaire, adulé par un public massif, il a l'air serein, s'excusant même de son retard. Il continue de sortir des disques qui fascinent autant qu'ils font grincer des dents certains puristes, ayatollahs d'un genre de jazz qui, si on les écoutait, aurait disparu depuis des lustres. Car Mehldau, que cela soit avec son trio (pendant dix ans baptisé the art of the trio, avant qu'il ne le nomme plus classiquement Brad Mehldau trio, ndlr) ou en solo, et au-delà de son statut de pianiste prodige, fait partie de ceux qui rejoindront sous peu la stèle sur laquelle évoluent Keith Jarrett, McCoy tyner ou Bill Evans. L'homme flirte également avec la pop, reprenant régulièrement et depuis dix ans des standards de Radiohead, Paul Simon, Nick Drake pour leur donner une portée atemporelle en les révolutionnant comme nul autre avant lui. Une sorte de crime de lèse-majesté dans un milieu qui finit d'ailleurs par se noyer dans sa condescendance. Alors certes, cette ouverture d'esprit en a fait l'icône « jazzy » des bobos propres sur eux et (trop) bien-pensants, mais cette approche transversale et parfaitement assumée de son oeuvre lui a aussi et paradoxalement offert ses lettres de noblesse. Personnage aussi iconoclaste qu'énigmatique, méprisant les étiquettes sans pour autant faire du prosélytisme de bas étage, il ne pouvait donc que me séduire et il était largement temps que je le rencontre.

LE MAGAZINE DE L'OPTIMUM. *On dit souvent que vous faites partie de ces gens qui « ont commencé à jouer avant d'apprendre à lire ». Maintenant que j'ai un fils de quatre ans, je me demandais, concrètement, comment fait-on pour se mettre à la pratique d'un instrument si jeune ?*

BRAD MEHLDAU. En ce qui me concerne, cela s'est fait très naturellement. Dans mon souvenir, je suis assis à côté de ma mère qui joue du piano à ses heures perdues, je la regarde jouer puis j'essaie de l'imiter. Et cela, jusqu'à l'âge de six ans où je prends mes premières leçons avec un « vrai » professeur. Je deviens, bien entendu, un élève très indiscipliné...

Comme tous tes prodiges en somme... Vous avez bénéficié d'un background familial particulier pour être aussi précoce ?

Pas vraiment. Ma mère, comme je vous le disais, pratiquait de temps à autre. Mon père, lui, se contentait d'écouter de la musique comme beaucoup de gens, sans que cela soit une passion pour autant.

Alors, à quand remonte le fameux déclic qui vous a fait prendre conscience que vous alliez devenir pianiste ?

Il n'y en a pas vraiment eu. Disons que je l'ai toujours plus ou moins su, que cela s'est imposé à moi comme une évidence sans pour autant être sûr de « quel » musicien j'allais devenir. En gros, j'étudiais Bach et j'écoutais les Beatles...

C'est marrant, parce que ce qui a largement participé à votre succès et deviendra même votre « couleur » - la reprise jazzy de standards pop - se situe en quelque sorte à mi-chemin entre ces deux univers que vous fréquentiez adolescent...

Oui, mais finalement c'est le jazz que j'ai découvert en dernier. Ma rencontre avec cette musique a eu lieu vers l'âge de douze ans. Et aujourd'hui, si je devais me définir précisément, je dirais que je suis « un musicien de jazz ». Mais ce que vous dites est très juste, dans le sens où j'ai toujours considéré que pour un artiste, les expériences de jeunesse, du moins celles qui l'ont bouleversé, demeurent la matrice de son terrain de jeu créatif.

Pour quelle raison fait-on débiter votre discographie en 1995 avec la sortie de « introducing brad mehldau », alors que pour la seule année 1993. Vous sortez trois disques - ce qui symboliquement sera assez à l'image de votre proximité dévorante ?*

Je ne sais pas. Peut-être parce que je sors sur un gros label (warner, N dir). Petit-être aussi parce que ces trois disques de jazz furent enregistrés seuls, la structure du trio n'étant



pas encore bien défini...

Justement, comment est né ce fameux trio qui vous a révélé en 1995 sous le nom de the art of the trio et auquel vous venez d'ailleurs de mettre un terme pour lui offrir une nouvelle géométrie ?

Et bien comme ça se pratique de manière très classique dans le jazz je tournais avec de nombreux musiciens. Disons que nous nous cherchions tous un peu à cette époque. Jusqu'au jour où j'ai rencontré Larry Grenadier (contrebassiste) et Forge Rossy (batter) avec qui l'alchimie a fonctionné comme dans un rêve. La preuve, notre collaboration a duré dix ans...

nouvel élément nous mènera. Et c'est très bien ainsi. Pour moi, le jazz est une sorte de convention sociale. Un domaine, à l'inverse du rock, où règne non pas la démocratie, mais une anarchie contrôlée.

Fait plutôt rare dans le jazz, vous avez travaillé avec deux producteurs de rock très célèbres. La plus connue de ces collaborations étant celle avec John Biron (fiona apple, eels, etc.) Pour votre album « largo » en 2000. Mais pourriez-vous revenir sur votre rencontre avec daniel lanois qui, en 1995, vous propose de venir jouer sur l'album de willie nelson, « teatro ». Car il me semble que ce dernier a une approche méconnue et très «

un mec qui fend la foule, l'air hirsute d'un biker en goguette. le type vient me voir et me dit « c'est bien toi Brad ? Il faut que tu viennes avec moi. Daniel Lanois voudrait te voir... » Il était deux heures du matin et nous voilà partis dans les rues de Dublin pour finir dans un quartier vraiment sordide. Le type me fait entrer dans une maison, à l'intérieur de laquelle je découvre, médusé, un studio incroyable. Là, se trouvent Lanois et Bono, en train de discuter. C'est comme ça que j'ai fini par enregistrer quelques morceaux pour le film «million dollar hotel»... Dans le monde du jazz, le producteur n'est pas en soi un mec qui a vraiment la cote... C'est vrai. On le compare même souvent à un livreur de pizza. Car dans le jazz, la notion de producteur est parfaitement secondaire. Néanmoins, avoir travaillé avec John et Daniel demeure pour moi une expérience inoubliable qui m'a beaucoup appris.

« LE JAZZ EST UN DOMAINE OÙ RÈGNE NON PAS LA DÉMOCRATIE, MAIS UNE ANARCHIE CONTRÔLÉE. »

Vous êtes très connu pour vos reprises de standards pop. Vous avez travaillé avec des producteurs étiquetés « rock »... Vous n'avez jamais eu envie de produire un disque de rock?

Sur « day is done », vous avez changé de batteur. Jeff Ballard remplace jorge. Parce que vous sentiez un certain confort s'installer entre vous ?

Oui, mais aussi parce que George avait envie d'évoluer vers le piano, qu'il est ce genre de musicien qui peut toucher à tous les instruments et je ne pouvais l'en empêcher. Alors que jeff, lui, est un batteur « pur et dur ». Le genre de type qui peut parler cymbales toute la journée sans aucun problème.

N'avez-vous pas peur de perdre cette sorte de « télépathie fonctionnant entre musiciens » que vous disiez avoir trouvée avec l'ancienne formation ?

C'est un risque à prendre. Mais c'est ainsi que je vois le jazz, comme une conversation interactive entre différentes personnes. Or parfois, la discussion a besoin de sang frais, même si l'on ne sait jamais vers où ce

jazzystique » de son métier?

C'est étrange que vous mentionniez Lanois, car il vient justement de m'envoyer sur son dernier album (belludona, le moins bon de ses quatre albums sortis en solo, ndr) accompagné d'un mot très gentil. C'est un personnage absolument fascinant. Son approche de la musique n'est curieusement pas sans rappeler celle de joint Biron, il faut se souvenir que pour ce disque, Lanois nous avait fait enregistrer dans un studio qu'il possédait dans une petite ville de Californie. Et cela demeure l'un des studios les plus fascinants que j'ai pu visiter de l'extérieur, totalement en ruine, mais à l'intérieur, une véritable cathédrale fourmillant de micros, d'instruments improbables, offrant un truc acoustique inouï... Daniel Lanois est l'un des personnages les plus mystérieux que je connaisse. Un soir, je me produisais en Irlande, à Dublin. Après mon concert, je vais dans un bar écluser quelques verres. Je vois

Non. Je n'en ai pas les compétences, ni l'envie.

Après quelques années « sauvages », comment assumez-vous ce nouveau statut de « père de famille rangé » sans que cela ait l'air d'influer aucunement votre musique ?

Je ne sais pas. Effectivement, cela n'a rien changé pour moi. J'aimerais dire des trucs du genre « oui, maintenant que j'ai eu un enfant, que j'ai une femme, c'est merveilleux. La vie est belle, et je vais jouer de la «belle» musique... ». Mais je n'y parviens pas. Mon côté créatif est imperméable à tous les changements...

A ce jour et bien qu'agé de seulement trente-cinq ans, Brad Mehldau a sorti une quinzaine d'albums sous son nom, et participé à plus de quarante autres créations.